© Michel Boudru

DOSSIER DE PRESSE

Entracte

Delphine Bibet

06.04 > 12.04.24

CONTACT PRESSE
Luana Staes
0476 04 57 87
luana.staes@theatre-martyrs.be

Sommaire

Le spectacle 3

Note d'intention 4

Entretien avec Delphine Bibet 6

Photos du spectacle 10

Extraits du texte 12

Biographies 13

Générique 14

Le spectacle

La vie n'est qu'une ombre qui marche, un pauvre comédien, qui se pavane et s'agite pendant son heure sur la scène et puis on ne l'entend plus.

Entracte c'est une pause entre deux moments d'agitation, un arrêt qui offre une place à la divagation, et c'est ici le récit de deux solitudes : celles d'une actrice et d'un acteur, maquillés, costumés, accessoirisés, mais sans partenaire et sans public. Revêtus des habits des rôles shakespeariens qu'ils ont joués ou rêvés de jouer – ceux d'Elisabeth Ire, d'Henry V, de Macbeth, de Lady Macbeth, d'Hamlet, de Roméo, de Juliette -, usant d'eux comme d'un bouclier pour se protéger de leurs angoisses, ils cherchent, loin des théâtres éteints, à résister à l'étouffement de l'isolement, retrouver du sens à leurs destins et à ne pas tomber dans l'oubli.
Reclus l'une et l'autre dans leur cabane respective, ils effectuent inlassablement les gestes du quotidien, qui, sans jamais perdre en force, s'atténuent au fil du temps et de l'usure des corps affaiblis, faute de n'expérimenter que le nécessaire : manger, dormir, se changer, se laver. *Entracte* c'est le pari audacieux de revivre l'enfermement pour mieux s'en libérer : Lady Macbeth renverse du ketchup et la voilà avec les mains ensanglantées, Hamlet coupe du saucisson et le voilà avec un poignard dans la main.
Un spectacle qui n'hésite pas à tirer les ficelles de l'absurde et du poétique pour nous plonger dans un univers de fantaisie dans lequel Delphine Bibet et Alexandre Trocki excelleront à n'en pas douter.

Note d'intention

Ce projet est né pendant la période de confinement, ces longs longs mois que nous avons tous traversé dans l'incertitude, la peur et la colère.

Pendant le confinement mon compagnon Michel Boudru et moi-même avons créé des photos et des petits films d'une minute appelé *ENTRACTE !* Nous les avons distillés chaque samedi sur Facebook, Instagram et sur le journal en ligne L'Asymptomatique de Claude Semal.

La série initiale, photographique et théâtrale, marquée de figures empruntées à Shakespeare, Tchekhov ou Beckett… fut suivie d'une autre, filmique et nourrie dès lors aussi de cinéma, avec ses moments de playback où le corps se fond dans et se forge par « les voix des autres ».

Parmi toutes ces photos, un personnage m'a particulièrement marqué, la reine Elisabeth I.
Ce personnage est venu à moi avec force, puissance et violence. C'est comme si je m'étais glissée dans la peau d'une reine, de ma reine à moi avec toute l'influence shakespearienne et l'influence de ce que j'ai vécu tous les jours pendant le confinement. Une reine du quotidien…

J'ai commencé à rêver à un spectacle, l'histoire de deux comédien·ne·s, un homme joué par Alexandre Trocki et une femme jouée par moi-même qui raconterait une journée des multiples journées de leur enfermement.
C'est l'histoire de deux comédiens, enfermés chez eux depuis longtemps.
Ils souffrent du syndrome de la cabane.
Ils sont figés dans une époque tellement lointaine parce que l'entracte a duré tellement longtemps.
L'entracte est ici, contrairement au théâtre, une pause dans leur quotidien, le jeu est l'entracte. Le jeu, l'entracte et leur vie quotidienne se confondent et les limites entre ces moments sont très flous.
Leur échappatoire à leur vie monotone sont des rôles shakespeariens.

Revêtus des habits de ces rôles qu'ils ont joués ou rêvent de jouer - ceux d'Elisabeth Ière, d'Henry V, de Macbeth, de Lady Macbeth, d'Hamlet, de Roméo, de Juliette -, usant d'eux comme d'un bouclier pour se protéger de leurs angoisses, ils cherchent, loin des théâtres éteints, à résister à l'étouffement de l'isolement, retrouver du sens à leurs destins et à ne pas tomber dans l'oubli.
Reclus l'une et l'autre dans leur cabane respective, ils effectuent inlassablement les gestes du quotidien, qui, sans jamais perdre en force, s'atténuent au fil du temps et de l'usure des corps affaiblis, faute de n'expérimenter que le nécessaire : manger, dormir, se changer, se laver.

Pour moi, faire ce spectacle maintenant est très important, c'est une manière de raconter le mal-être, la solitude, la peur de ne plus être désiré, aimé, et de parler du domicile devenu refuge, de la réduction de la vie sociale.
C'est aussi travailler sur le changement des corps face à un mental emprisonné, pollué par une vie anxiogène, sur l'incapacité de pouvoir s'exprimer, de vivre pleinement de son métier artistique. La difficulté d'avoir une continuité cohérente dans ce métier.

C'est un travail sur l'enfermement de ces deux solitudes, sur le fait que ces deux comédien·ne·s ne jouent plus sur scène parce que trop vieux.
Ils sont oubliés des scènes de théâtre.

« *La vie n'est qu'une ombre qui marche, un pauvre comédien, qui se pavane et s'agite pendant son heure sur la scène et puis on ne l'entend plus.*
C'est un conte raconté par un idiot, plein de bruit et de fureur, ne signifiant rien. »

Macbeth

Ce couple qui s'est isolé par peur d'être confronté au monde extérieur et par l'angoisse d'être dérangés chez eux.
Ce monde est devenu dangereux pour eux et l'idée d'y aller est une source d'angoisse insurmontable.

Cet isolement a accentué leurs tendances dépressives alors ils expriment ce qu'ils ressentent à travers des textes de Shakespeare et recherche leur vérité, celle qui passe par la cruauté, la trahison, la lâcheté et la passion.
C'est une sorte d'extrapolation de l'isolement au sein d'un couple.

L'envie de travailler avec Alexandre Trocki était une évidence ! Nous avons déjà travaillé plusieurs fois ensemble, mais c'est sur mon spectacle *Playback* que j'ai découvert beaucoup de similitudes dans notre manière de travailler. Alexandre travaille à partir de lui, de ses émotions et son rapport au monde est toujours retranscrit avec un décalage, de l'humour et un certain cynisme dont il excelle.
Il sera très important de travailler de manière subtile, précise, de ne jamais tomber dans la farce, ce sont les situations qui sont drôles et non les acteurs/personnages.

Ce projet est aussi né d'une réflexion sur mon histoire familiale : ma mère Suzanne Wauters, comédienne, costumière et décoratrice, mon père Alain Bibet, photographe. Ils se sont rencontrés jeunes à un cours de théâtre et ne se sont plus quittés.
En préparant ce spectacle, je me suis rendu compte au fur et à mesure, de leurs influences artistiques, d'abord parce que j'utilise les costumes des spectacles dans lequel ma maman a joué, des objets leur appartenant, leurs lettres d'amour et d'autres objets de leur vie, mais aussi de l'influence de leur couple où parfois tout était mélangé, leurs métiers, leurs rêves et leur quotidien, ils s'étaient créé un monde où tout était prétexte à jouer, ils s'étaient fixé leurs propres règles de vie.

Aujourd'hui je leur dis merci de m'avoir transmis leur fantaisie, leur regard sur le monde et surtout l'amour du jeu et des arts.

Je leur dédie ce spectacle.

Delphine Bibet

Entretien avec Delphine Bibet

Peux-tu me parler des capsules vidéo et photo « *Entracte !* » qui sont à l'origine de ce projet théâtral ? Comment t'est venue l'idée de transformer ce projet audiovisuel et photographique en un spectacle ?

Les capsules ont commencé quelques semaines après le début du confinement, autour de la question : qu'est-ce que c'est la vie d'un comédien confiné ? J'y ai réfléchi, et avec mon compagnon (Michel Boudru) qui travaille dans la communication visuelle, on s'est dit qu'il serait intéressant de mettre une comédienne dans une situation similaire, où elle est enfermée chez elle et se retrouve à faire des choses complètement anodines, banales. On avait beaucoup de temps donc on s'est lancé !

C'était également une initiative en réaction à tout ce qui se passait politiquement, à tout ce qui était dit par rapport à la culture, comme quoi elle était non-essentielle. Être artiste, dans n'importe quel domaine, c'est une manière de vivre. C'est une manière de s'inscrire dans quelque chose de politique. Ce n'est pas simplement un hobby. On vit comme ça. Alors qu'est-ce que c'est de ne plus pouvoir vivre de son métier, de sa passion ? Je suis partie de toutes ces réflexions-là et je les ai traduites au travers des images de ces personnages mythiques. Chaque capsule mettait en scène un personnage de théâtre très connu. Je faisais exprès de ne pas dire qui c'était, pour que les internautes puissent deviner ou s'inventer quelque chose. Évidemment, c'était un peu destiné aux initiés du théâtre, mais ça parlait aussi à des gens qui ne sont pas dans le domaine. Les capsules ont été diffusées sur les réseaux sociaux.

Par la suite, j'ai été à nouveau confinée pour des raisons physiques, après m'être cassé le genou. J'étais confinée une deuxième fois car le corps ne pouvait plus bouger. C'est intéressant, car la première fois, c'était l'esprit qui ne pouvait pas bouger. J'ai vécu tout ça avec ma maman qui vivait à l'étage en dessous, dans une chaise électrique, et qui ne bougeait presque plus non plus. Moi j'étais dans un lit électrique. Toute cette question d'être immobilisée physiquement m'a beaucoup travaillée. Je me suis mise à rêver un spectacle où un couple de comédiens, pour continuer à vivre, ressort tous les costumes qu'ils ont eu dans leur jeunesse. C'est assez drôle parce qu'ils ne rentrent plus tout à fait dedans. Tout est un peu de travers. Ce couple vit dans son monde. Ils sont complètement dans leur imaginaire, ils ne savent plus où est la réalité. Ils sont quand même obligés de manger, de se changer, etc. Mais tout ça est pris dans leur folie et leur folie s'exprime à travers les pièces de Shakespeare, à travers ses personnages mythiques de Lady Macbeth, Hamlet, Roméo et Juliette...

À l'époque, j'avais choisi le titre « Entracte » parce que c'était un entracte. On ne savait pas combien de temps ce confinement, cet entracte allait durer. Dans le spectacle, c'est pareil. Ils sont enfermés chez eux. Ils ont le syndrome de la cabane, ils ont peur de sortir, d'être délogés. Et en fait, cet entracte est devenu leur vie, il n'y a plus que l'entracte.

De quoi t'es-tu inspirée pour créer les deux personnages du spectacle ?

C'est un couple de comédiens qui s'habillent avec ce qu'ils ont, c'est-à-dire leurs anciens costumes. Au début, ce sont des personnages un peu effrayants. Ils ne bougent plus, ils ont beaucoup de problèmes physiques. Et ils sont engoncés dans des perruques avec des fraises. J'ai surtout travaillé à partir de *Macbeth* parce que c'est une pièce où le couple est vraiment au cœur du drame, en l'occurrence un couple qui fait des choses terribles. Ici, ils utilisent ce couple pour pouvoir faire sortir toutes leurs angoisses sur la vie, sur leur histoire et se donner comme un peu de sang en eux.

Dans toutes ses pièces, Shakespeare passe par tellement d'émotions. Il travaille beaucoup sur le couple justement, sur le travestissement, l'amour, la jalousie, la passion, la manipulation, l'angoisse. C'est vraiment un auteur dont je pouvais tirer tout ce dont j'avais besoin pour donner de la matière à ces deux comédiens/personnages. Et puis j'avais envie de travailler sur la langue anglaise, alors que je ne parle absolument pas anglais. Ça me faisait rire que ces personnages ne parlent qu'en

anglais alors qu'ils ne sont pas du tout anglophones.

Comme tu l'as mentionné, *Entracte* parle du syndrome de la cabane, cette peur de sortir de chez soi après avoir été confiné. Est-ce quelque chose que tu as vécu personnellement ?
Oui je l'ai vécu, et je l'ai vu beaucoup autour de moi. J'ai vu des gens âgés qui avaient très peur et qui ne sortaient plus. Ils n'avaient même plus envie et moi-même, je me suis posée la question : Pourquoi je veux sortir ? J'avais peur tout d'un coup de reprendre les moyens de transport. C'était effrayant. Je me souviens que la première fois, tout était un peu curieux, comme s'il y avait un cocon qui s'était créé et dont il était difficile de sortir. J'ai voulu retransmettre ça avec les deux personnages. C'est vraiment poussé à l'extrême puisqu'ils sont incapables de bouger de leurs deux fauteuils. Ils ont décidé de s'enfermer. On n'arrête pas de toquer à leur porte. Ils ont peur qu'on vienne les sortir de là et en même temps ils ont peur de ce qu'ils ont créé.

Dans le syndrome de la cabane, le domicile devient donc le seul refuge pour l'individu. Les deux personnages s'enferment ici dans deux fauteuils. Au-delà de ton vécu familial, comment t'est venue l'idée de ces deux fauteuils électriques ?
Pour les deux fauteuils du plateau, je me suis inspirée du film *Alexandre le Bienheureux*, dans lequel le personnage principal décide de ne plus sortir de son lit. C'est un peu le rêve de tous ceux qui ont vu le film. On se dit : « Je resterais bien dans mon lit toute ma vie ». J'ai voulu reprendre cette idée avec deux fauteuils électriques que j'ai customisés pour qu'on ne voie pas qu'ils sont électriques. Comme c'est un roi et une reine, on les a transformés en fauteuils royaux. J'ai regardé les images de la reine Elizabeth et mais aussi toute la série The Crown. Ça m'a beaucoup inspirée, notamment au niveau de tous les détails de la royauté, comme la petite clochette pour communiquer ou la boîte rouge du courrier de la reine. J'ai vraiment bien repris tout ce que la monarchie utilise, mais tourné de manière un peu minable. On a donc recouvert les fauteuils, l'un en velours noir et l'autre avec un velours avec des motifs royaux. Tout ce qu'on utilise sort de ceux-ci, les personnages ne se lèvent donc jamais. Il y a une tablette accrochée à l'accoudoir, des objets, des lampes. C'est une véritable machine à objets, des objets qui ont une âme, qui appartiennent à moi ou à mes parents. Je m'inspire beaucoup de leur couple. Par exemple, le coupe papier était à mon papa. Les lunettes appartenaient à ma mère. Je n'ai rien acheté. Les costumes, ce sont des costumes utilisés par ma maman, l'un dans un spectacle avec Maurice Sévenant, l'autre dans un spectacle d'Alain Populaire. Ce sont des spectacles que j'ai vus en tant que jeune fille. Il est très important pour moi de faire revivre ces objets, ces vêtements comme s'ils avaient une âme. Je voulais aussi transmettre cette fantaisie que mes parents avaient. Toute leur maison était comme un décor. Ils avaient une sorte de second degré dans leur manière de vivre que j'aime beaucoup. C'est un spectacle sur la transmission familiale, et sur la transmission de l'impact du théâtre. Même si on ne connaît pas vraiment Shakespeare ou qu'on croit ne pas connaître, on connaît toujours un minimum. Quand on voit le crâne, tout le monde sait. Il y a quelque temps, j'étais en taxi et le chauffeur me demande ce que je fais. Je lui réponds que je crée un spectacle avec des textes de Shakespeare et il me dit tout de suite : « Ah to be or not to be » (*rires*). Même si on ne sait pas que ça appartient à Shakespeare, ça reste présent dans la mémoire collective.

Étant donné que les deux personnages ne se lèvent jamais et répètent les mêmes actions banales, vous avez dû travailler sur la gestuelle notamment pour exprimer leur lassitude. Peux-tu m'en dire davantage sur le travail chorégraphique du spectacle ?
Oui en effet, le spectacle est très chorégraphique, c'est-à-dire qu'on doit être vraiment ensemble au niveau des corps, Alexandre et moi, surtout au début. On ne se regarde pas pendant au moins dix minutes. On doit jouer ensemble sans se regarder et c'est très fort quand tout d'un coup, on fait les mêmes mouvements. On joue sur le mimétisme. On a la tête penchée du même côté et puis, on ouvre l'accoudoir. C'est presque magique. C'est tout un travail sur la gestuelle, sur comment les corps bougent. J'ai toujours été très attirée par ça. Pour moi, le sommet, c'est Pina Bausch. C'est quelqu'un qui, à travers le corps, arrive à dire tellement de choses. C'est une femme qui m'inspire depuis toujours. J'avais très envie de reproduire cela. J'ai fait exprès que les personnages ne parlent pas trop. Et quand ils parlent, ils ne parlent pas vraiment. Ils font du *lip sync*. C'est une voix qui n'est

pas la leur. Je trouve ça très intéressant de prendre la voix de quelqu'un d'autre, c'est une manière d'entrer dans leur intimité. C'est comme s'approprier quelque chose, parce qu'ils n'arrivent plus à parler eux-mêmes. Ils sont dans leur imaginaire, et leur imaginaire, c'est la voix des autres. C'est la voix d'acteurs et actrices très connu·e·s, celles d'Orson Welles, de Judi Dench ou de Kenneth Branagh. C'est aussi une manière de livrer quelque chose de ces acteurs et actrices que je trouve fantastiques. Je veux qu'on découvre leur voix (celles des personnages sur le plateau) uniquement à la fin. Et cette fois, ils parlent en français puisque c'est enfin leur voix. C'est la voix d'Alexandre et la mienne. Au moment où ils se livrent, où ils se disent enfin « Je t'aime », ils se le disent avec leur propre voix.

Peux-tu m'en dire plus sur la trame narrative du spectacle ?
C'est une journée de 24h et cette journée raconte toute une vie. L'action démarre au matin quand les deux personnages se réveillent. Le spectacle commence, ils sont prêts à commencer leur journée, ils sont totalement déguisés dans un personnage et au fur et à mesure, chaque fois qu'ils ont besoin d'arriver quelque part dans leur histoire (par exemple parce qu'ils doivent manger ou exprimer quelque chose vis-à-vis de l'autre), ils se changent. Ce changement vient d'une nécessité de vie. Ils ne se changent pas pour jouer quelqu'un d'autre. Tout d'un coup, ils ressentent une pulsion. Ces transformations se font en accord avec leur mouvement intérieur et au fur et à mesure ça déconne un peu. Tous les jours, ils font la même chose. Ils commencent à perdre les pédales, pour arriver un peu épuisés à la séquence d'Ophélie et Hamlet. Et là, c'est justement la question « être ou ne pas être » : Qu'est-ce que c'est « être ou ne pas être » ? Ils se posent cette question par rapport à leur histoire d'amour, à leur vie de couple. Je voulais qu'Ophélie dise le texte de Hamlet parce qu'Ophélie est souvent représentée de la même manière, fragile et folle. Je voulais lui donner la parole, pour que tous les deux se posent la question. Ils en arrivent alors à Roméo et Juliette. Ils ont enlevé tous leurs vêtements, ils sont en chemise de nuit et on découvre enfin tel qu'ils sont au quotidien. C'est ce couple qui se dit ces mots d'amour.

Tu conserves l'ADN audiovisuel du projet initial avec la projection de petits films durant le spectacle. Peux-tu m'en dire plus sur ce que représenteront ces capsules vidéo ?
Ça a été une vraie réflexion parce qu'au départ, c'étaient plutôt des capsules humoristiques. Puis je me suis dit que ce n'était pas juste. Il fallait que ce soient des capsules qui suivent ce que les personnages vivent. Ce sont des tableaux qui s'animent derrière eux, pas pour surligner, mais plutôt comme si c'était un rêve qui apparaissait. Ce sont leurs angoisses de couple. Par exemple, quand il est en pleine guerre, il se voit rentrer dans une partie d'échecs. Elle, elle fait Ophélie et s'imagine être noyée dans l'eau avec du sang.

Tu collabores à nouveau avec Alexandre Trocki. Était-ce pour toi une évidence de travailler avec lui ?
Complètement ! Il a déjà fait le spectacle précédent avec moi (*Playback d'histoires d'amour*). En plus, on joue actuellement dans *Hedda* donc on n'arrête pas de jouer ensemble (*rires*). C'était une évidence parce qu'il fallait quelqu'un qui me comprenne bien et qui comprenne bien le projet. Alexandre a à la fois de la gravité dans son jeu et un humour fou. Il passe de l'un à l'autre avec une facilité remarquable. Et je veux qu'il y ait les deux dans ce spectacle : la gravité de ce couple qui vit ensemble cette histoire d'amour avec la peur de perdre l'autre, la peur de la mort de l'autre. Mais le spectacle utilise l'absurde et l'amour pour faire passer des choses très dramatiques. Ça m'intéressait de pousser ça avec Alexandre. Je sais qu'il connaît bien mon univers qui est parfois un peu décalé, et il y rentre très facilement. Aussi, il a cette capacité à être très précis dans les mouvements, ce qui est primordial ici puisqu'il y a très peu de parole.

Qu'en est-il de l'univers musical du spectacle ?
Il est très important puisque c'est tout l'univers que les personnages ont dans leur tête. C'est un troisième personnage. Je voulais vraiment travailler sur les compositions de *Roméo et Juliette* de Prokofiev, parce qu'il y a des morceaux où ce sont des grandes envolées lyriques mais aussi des morceaux très angoissants. Beaucoup de sons proviennent de cette œuvre, ils sont distordus,

transformés par Maxence Vandevelde. Il a effectué un travail remarquable, pour inventer tout un monde onirique, accentuer cette atmosphère inquiétante et créer leur espace mental et quotidien.

Malgré la fin de la pandémie et du confinement, la vie d'artiste reste profondément marquée par l'instabilité. Est-ce que ces thèmes de précarité artistique sont évoqués dans le spectacle ?
Oui tout à fait, je voulais faire transparaître la difficulté de créer, d'être visible. J'ai beaucoup de chance parce que j'ai pu faire mon spectacle, mais je pense qu'on vit dans une époque très compliquée. Il y a eu un tel embouteillage et c'est une manière de répondre à cette problématique, de dire : « Oui, c'est un travail de toute une vie ». Aussi, il faut absolument donner une visibilité aux jeunes artistes mais également aux gens plus âgés. Je parle de ça dans ce spectacle : Qu'est-ce que c'est de vieillir dans ce métier, que ce soit au niveau financier ou au niveau personnel ? Qu'est-ce que c'est d'avoir une continuité comme on l'a rêvé quand on avait 20 ans ?

Propos recueillis par Luana Staes, novembre 2023

Photos du spectacle

Crédit photo : Alexandre Fytrakis

Les visuels et teaser du spectacle sont disponibles sur notre site internet : http://theatre-martyrs.be/

Extraits du texte

LADY MACBETH:
Give me the daggers: the sleeping and the dead
Are but as pictures: 'tis the eye of childhood
That fears a painted devil. If he do bleed,
I'll gild the faces of the grooms withal;
For it must seem their guilt.

MACBETH:
Whence is that knocking?
How is't with me, when every noise appals me?
What hands are here? ha! they pluck out mine eyes.
Will all great Neptune's ocean wash this blood
Clean from my hand? No, this my hand will rather
The multitudinous seas in incarnadine,
Making the green one red.

LADY MACBETH:
My hands are of your colour; but I shame
To wear a heart so white.

retire we to our chamber;
A little water clears us of this deed:
How easy is it, then! Your constancy
Hath left you unattended.

Hark! more knocking.
Get on your nightgown, lest occasion call us,
And show us to be watchers. Be not lost
So poorly in your thoughts.

MACBETH:
To know my deed, 'twere best not know myself.

Biographies

© Michel Boudru (recadrée)

Delphine BIBET

(Conception, mise en scène et jeu)

Delphine Bibet vit et travaille à Bruxelles. Elle est diplômée de l'Institut Supérieur des Arts du Spectacle, (INSAS) section Jeu. En Belgique, elle travaille avec Philippe Van Kessel (***Léonce et Léna*** de G. Buchner, ***Noce*** d'Elias Canetti, ***Weisman et Copperface*** de G. Tabori, ***Allers-Retour*** de Ödon von Horvath), Jean-Claude Berutti (***Le cocu magnifique*** de F. Crommelynck...), Lorent Wanson (***Muzik*** de F. Wedekind, ***Les Ambassadeurs de l'Ombre*** de L. Wanson, ***Les bonnes*** de J. Genet, ***L'ami des lois*** de G. Courteline et ***Yaacobi et Leidental*** de Y. Levin...), Jasmina Douieb (***L'Éveil du printemps*** de F. Wedekind), Sofia Betz (***Avaler l'océan*** de J.M Piemme), Aurore Fattier (***L'Amant*** de H. Pinter, ***Elisabeth II*** et ***Hedda*** de T. Bernhard). En France, elle travaille avec Coline Serreau (***Le salon d'été*** de C. Serreau), Benno Besson (***Le cercle de craie caucasien*** de B. Brecht) ; en Suisse avec Omar Porras (***Maître Puntila et son valet Matti*** de B. Brecht). En 2019, elle met en scène son premier spectacle (***Playback d'histoires d'amour***), création au Théâtre de Namur et Théâtre National. Elle travaille aussi pour la télévision et pour le cinéma dont ***La partie d'échec*** d'Yves Hanchard, ***L'Été*** de Vania Leturcq, ***Nue Propriété*** de Joachim Lafosse, ***Ceux qui travaillent*** A. Russbach avec Olivier Gourmet… Delphine Bibet a également enseigné au Conservatoire de Liège.

© Michel Boudru (recadrée)

Alexandre TROCKI

(Jeu)

Alexandre Trocki sort de l'INSAS en 1990, travaille depuis avec de nombreux metteurs en scène dont notamment Michel Dezoteux, Philippe Sireuil, Jacques Delcuvellerie, Laers Noren, David Strosberg, Lorent Wanson, Virginie Thirion, Anne-Cécile Vandalem, Vincent Goethals, Martine Wijkaert, Aurore Fatier… et au travers de nombreux auteurs tels que Tchekhov, Shakespeare, Musset, Molière, Claudel, Bond, Feydeau, Labiche, Piemme, Schwab, Tabori, Lagarce, Müller, Kleist, Bernarth… Au cinéma, il tourne dans plusieurs court-métrages et a travaillé avec les frères Dardenne, Jaco van Dormael, Anne Lise Morin, Bouli Lanners, Nikita Trocki.
À la télévision, il joue notamment dans la série ***Paris Police 1900***.

Générique

CONCEPTION, COSTUMES & MAQUILLAGES Delphine Bibet
JEU Delphine Bibet, Alexandre Trocki
SCÉNOGRAPHIE, FILMS & VISUELS Michel Boudru
REGARD EXTÉRIEUR SUR LE MOUVEMENT Nicole Mossoux
CRÉATION SONORE Maxence Vandevelde
RÉGIE GÉNÉRALE & LUMIÈRES Olivier Arnoldy
PRODUCTION Elise Depsy
ASSISTANAT À LA DIFFUSION Emy Docquier
DIRECTION TECHNIQUE Nathalie Borlée
CONSTRUCTION DÉCOR & ACCESSOIRES Sandra Belloi & Cédric Debatty
ŒIL EXTÉRIEUR Isabelle Darras
ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Judith Ribardière
MISE EN SCÈNE Delphine Bibet

UN SPECTACLE du THÉÂTRE DE LIÈGE
Remerciements à Magrit Coulon, Colette Huchard et Romina Pace.
Le spectacle est dédié à Suzanne et Alain.

DATES

Les représentations auront lieu du 06 au 12 avril 2024 au Théâtre des Martyrs.
Les mardis, mercredis et samedis à 19h00, les jeudis et vendredis à 20h15, et le dimanche à 15h00.

RENCONTRE

Bord de scène mardi 09.04.

CONTACT PRESSE

Luana Staes
0476 04 57 87
luana.staes@theatre-martyrs.be